

T H. On m'a autrefois enseigné, qu'une même science est d'une chose & de son contraire: puis donc que les choses finies sont contraires aux infinies, pourquoy ne cognoistra-on l'infinie, ayant conceu la science d'une chose finie? M. Certes tu argumenterois subtilement, s'il y auoit quelque chose contraire à l'infinie, car ce contraire seroit pareillement infiny, & par ainsi il y auroit en acte & de fait deux infinis ensemble cõtre nature, où ils ne seroyent pas contraires: Mais disons plustost, que tout ainsi que le grand & les petit sont relatifs, aussi sont l'infiny & le finy: & ne faut pas dire, que si quelqu'un peut tenir une paulme ou un esteuf en sa main, que pour cela il puisse tenir tout un monde, cõbien que l'un & l'autre soyent finis: encor' beaucoup moins pourra il imaginer une infinité de millions de mondes, pour auoir compris en son entendemēt ce monde-cy. Or s'il y auoit aucune chose de contraire au premier principe, c'est à dire à la premiere cause, certainement un Mal infiny & un Bien infiny seroyent de fait ensemble, lesquels en brief se ruineroyent, sinon il faudroit qu'ils missent en cõfution par leur peipetuelle discorde toute l'amirable & piaissante harmonie de ce monde.

T H. Ce principe se peut-il pas comprendre par cõparaison des choses semblables? M. Avec grand obscurité^a: car il n'y a rien, qui puisse re-
presenter par similitude ce Principe.

^a Au 4. chap.
d'Eloye.

TH. Puis que ce principe est principe de nature & de la science naturelle, pourquoy n'est-il clair & evident de sa propre lumiere, comme sont les autres principes des sciences? M. Il n'y a rien, dit^a Avicene, de caché en la sagesse de ce grand Ouvrier; mais nous sommes tant aveuglez que nous ne pouvions pas veoir vne tant claire lumiere. Ce que le^b Maistre de sagesse a dit en sens contraire; que Dieu demeure caché dans les tenebres. Mais tout ainsi que par l'interposition d'un corps diaphane nous voyons la splendeur du Soleil, tout de mesme voyons nous ce principe par la demonstration *Tò ó tí*, c'est à dire, par ses effectz, qui sont comme un moyen, par lequel nous le comprenons.

^a Au 6. l. des choses naturelles chap. 4.

^b Au 1. l. des Rois ch. 9.

^c Arist au 1. & 9. l. de la Meta physique.

^d Ce nom ineffable de *le bon* descend du verbe *est*, c'est à dire, qui a elle: car Dieu estant interrogé quel il estoit, il respon- dit qu'il s'appelloit *le bon* qui veut autr à dire que *le bon*. Ce qui a elle mal interpreté par les autres, quand ils le prennent pour *le bon*, qui *est*: car toutes choses sont ou ont *esté*, mais il n'y a que Dieu seul, auquel il n'est possible de dire *le bon*.

TH. Pourquoi dis-tu que ce principe est eternal? M. Pource qu'il faudroit, puis que l'eternité est vne vie & vne existence interminable, que Dieu eust origine ou de soy ou de quelque autre; non pas d'un autre, parce qu'ainsi il ne seroit pas principe; ni de soy aussi, parce que rien ne se peut faire de soy-mesme, cōme nous auons monsté cy-deuant; il faut donc necessairement qu'il soit eternal: Or il n'y a aucun de tous ses attributs, c'est à dire de ses surnoms, qui luy soit tāt propre que le nom^d d'Eternal, d'autant que tous les autres, qui luy sont donnez, se communiquent aussi à toutes les creatures, ce seul attribut nullement; Combien que, si ce principe se pouvoit definir, ou descrire, demon- strer ou en quelque sorte entendre, ce lieu icy ne seroit propre, pour enseigner ou expliquer tout ce, qu'on pourroit dire de son essence, vertu;

&

& puissance, mais plustost la Metaphysique. Toutesfois on peut traicter commodement en ceste doctrine Physicale, qu'il n'y a qu'un principe en nature, estant relativement ainsi appelé, c'est à dire, pour quelque respect des choses dependentes de luy, tel qu'on le peut entendre en la Catagorie τῶν πρὸς τὴν, & non pas en la question τί ἐστιν.

TH. Pourquoy ne dirons nous pas, qu'il y a deux principes coëternels & infinis du monde & de la nature, sans pour raison qu'il y peut avoir plusieurs causes ouvrières d'un mesme corps naturel, que pource aussi, que tous les anciens, ou peu s'en faut, ont^a arresté, que les principes de nature estoient contraires entr'eux, ou vne chose ne peut estre contraire à elle mesme, si elles ne sont deux? M. Si nous concedons qu'il y aist deux principes de nature il faudroit que la plus grand' absurdité du monde s'ensuiuist, à sçavoir, qu'il y a tout ensemble & pour vne fois deux infinis en acte, & que pourtant l'un ni l'autre n'est infiny: d'autant que deux infinis sont plus grans qu'un infiny, & par ainsi un infiny seroit plus petit qu'un infiny: lesquels, s'ils estoient distints de personne, & que leurs substances fussent diuisées l'une de l'autre, & que l'un n'eust pas la force de l'autre, n'auroient aussi aucune puissance l'un sur l'autre estans ainsi esgaux; mais d'autant qu'ils mettent deux principes contraires, ils troubleroyent assurément par contraires puissances tout l'accord & harmonie du monde, & s'il n'y auroit rien de plus haut ou de plus puissant, qui peust

^a Arist. au 1.^{er}, de la physique.

par la Maïesté reprimer & renger deux contraires principes, qui seroyent en eux comme deux egaux magistrats.

^a Au l. i. de la
Physique.

TH. Pourquoi ne conspireront-ils d'un commun accord à la procuration & tutelle de ce monde? M. D'autant qu'ils ne seroyent pas contraires principes, ainsi qu'Aristote les^a pése deuoit estre; mais ce leur seroit chose trop difficile de conseruer deux si grâs empires sous vne mesme amitié & egale puissance: d'autant que, comme dit le Poëte:

Un Roy son compagnon n'assure de la foy,

Ni ne peut, s'ils sont deux, de l'autre prendre loy.

Veu mesme qu'aux monarchies les plus modérées les magistrats ne peuuent garder repos ni concorde entre-eux. Or il faudroit qu'en tel estat, comme iadis les consuls Romains, ils eussent alternatiuelement les faisceaux, & qu'ils prinsent l'un apres l'autre pour se releuer d'un si fascheux labeur la cōduite du monde, pour ce que tout ensemble il n'y pourroit auoir deux principes d'une puissance & sagesse infinie. Que si au contraire nous concedions, contre nature que l'un & l'autre fust d'une infinie essence & puissance, l'un seroit assez suffisant & capable pour entreprendre tout seul la conduite du monde & par ainsi l'autre seroit inutile: ce que nature abhorre estrangelement, laquelle ne peut endurer seulement qu'une chose soit en vain ou inutile, mais aussi qu'il y aist quelque multitude superflue. D'auantage, s'il y auoit deux principes extremement bons, tous deux ensemble, ou l'un apres l'autre feliciteroyent, & encor' que
l'un

l'un ne fust, l'autre ne laisseroit pas moins de feliciter pour cela: de mesme aussi eux estans deux causes essentielles d'une mesme chose, s'il aueroit que l'un fust osté, neantmoins le monde ne laisseroit pour cela d'auoir sô Estre. Finalement ni l'une ni l'autre ayant sa force diuisée ne seroit toute-puissante, ni n'auroit souveraine sagesse & pouuoir: d'autant que tât plus vne vertu se communique à plusieurs choses, tant plus est elle grande, côme il appert au rencontre de plusieurs flâbeaux, car tant plus il en viét d'autant plus grande est la lumiere, estât toutesfois moindre en chacune des sês parties: brief, il faudroit que la multitude de tels axiomes fust en vain infinie, si on receuoit plus que d'un principe de nature. Ce qu'a ^a semblé à Aristote, qui recerchoit ceste question assez subtilement, vne chose fort absurde, par ainsi établissant vne premiere cause de toutes choses il a conclu par les vers d'Homere parlant d'Agamemnon ^b:

^a Au 121. de la Physique cha. dernier.

^b Au 1. lie. de l'Iliade.

ὄνκ δ' γὰρ ὅν πολυκοιρανίη, εἰς κοίρανος ἔστω,
Εἰς Βασιλεύς:

C'est à dire:

*Il n'est pas bñ d'auoir tant de Roys: sois seul Prince,
Sois seul Roy honoré sur la Grecque Prouince.*

Sinon peut estre, que quelqu'un voulust interpreter, qu'Aristote a posé vne premiere cause & un premier Principe non pas de durée ains de nature: mais nous auons reiecté ce sophisme par cy-deuant.

ТН. Quel inconuenient y auroit-il, si nous disions qu'Aristote n'a voulu établir plus que

d'un principe, de même, & que les autres trois principes de Nature, à sçavoir la matiere, la forme & la priuation rapportent leur origine à icelluy. Mais il auroit mes-bien faict, s'il confessoit que ces trois Principes tinssent leur origine de la premiere cause; mais il les faict coëternels avec la premiere cause, & assure qu'ils sont avec elle de mesme temps & durée; & s'il n'a pas voulu que la matiere ou la forme depédist de la premiere cause, mais que chacune ^b consistast d'elle mesme, & ne rapportast à vne autre son origine, & qu'autrement ils ne ^c pouuoient estre principes. s'ils tiroient leur naissance d'ailleurs, & si le monde n'estoit Eternel. Or il n'y a rien de plus absurde que d'establir plusieurs principes Eternels, & iceux estre contraires, comme nous auons dict par cy-deuant. Combien qu'il ne se puisse faire que plus de deux Principes soyent cōtraires entr'eux, pource que si on reçoit trois principes selon l'avis d'Aristote, ils ne pourront aucunement estre contraires les vns aux autres, d'autant que rien ne peut naturellement contrarier ^d qu'à vne seule chose. Par ainsi, si on oste la priuation, laquelle à bon droit les Academiciens & Stoiciens reiectent, il ne ^e resteroit que la matiere & la forme, qui ne peuuent estre entre elles contraires en aucune façon, puis qu'il n'y a rié de si auide ni desireux que la matiere est des formes; au contraire, on void que les choses ennemies se poussent, renuerlent & bouleuerlent de fond en comble comme l'eau & le feu, & ne se treuvent en aucune part ensemble: mais la forme & la matiere se portent

^a Au 1. liur. du Ciel.

^b Au 1. l. de la Physique c. 3. & au 12. l. de la Metaph. cap. 4. & au 10. de la Metaphysique cap. 7.

^c Au 2. l. de la Physique. Alexandre au 1. l. de ses questions cap. 16.

^d Au predicament de la qualite.

^e Plotin.

portent vne si parfaite amitié l'vne à l'autre, qu'elles ne peuuent l'vne sans l'autre se separer que par la ruine de leur subiect; par ainsi, si la priuation estoit principe encor' ne seroit elle point contraire à la matiere ni à la forme, mais seroit seulement opposée à l'habitude par priuation.

T H. S'il n'y a qu'un Principe de Nature, il faut qu'il soit un, ou par Gêre, ou par Espece, ou par Nombre. M V. Il n'est rien de tout cela, parce que nous auons démontré qu'il ne peut estre compris sous aucun genre ou espece: car les choses, qui sont appellées vnes, sont subiectes (par laquelle qu'on veuille de ces façons) d'endurer diuision ou addition, intensiō ou remission, extension ou contraction, ou le tout ensemble: mais ce Principe de Nature n'est pas un *E M S*, c'est à dire, un estre, ainsi que Parmenides disoit que toutes choses n'estoyent qu'une, ni n'est pas simplement toutes choses, comme auoit arresté Xenophanes; mais est plustost vni-té abstraite qui n: depend d'aucune autre chose estât en toutes façons incompatible & indiuidue.

T H. Certes tu m'as satisfait quant à la naissance & trepassement du monde, & à ce qu'il a esté basti par un Principe Eternel; mais ie n'ay pas encor' veu s'il a esté engendré ou créé. Bien est vray que ie me souuiens que tu définissois la creation vne simple naissance des choses prouenant selon leur tout de la pure Priuation, c'est à dire de rien, & que tu disois, que la generation estoit vne naissance selon quelque partie, à sçauoir quand le corps naturel se vestit

d'une nouvelle forme se depeuillant de la vieille. M. Il y a trois opinions & non pas d'avantage touchant la naissance du monde, l'une de ceux, qui soutiennent qu'il a esté créé, & que de rien il est venu en Acte, comme les Chaldæens & Hebræux, & que le mesme doit retourner en rien: la seconde est de ceux, qui ne tiennent pas qu'il aist esté créé, mais ils montrent qu'il a esté engendré d'une matiere difforme, comme les Acadamiciens, Stoiciens, Epicuriens & les anciens Latins & toute la secte des Arabes, excepté Auerroës; & que par mesme raison il doit finir & retourner avec toutes choses en son chaos, hors-mis Platon & quelques Acadamiciens, qui l'ont estimé estre sempiternel, non pas par sa Nature, mais par le don & grace de son Createur. La derniere opinion est d'Aristote, le premier, qui n'a baillé au monde ni naissance ni fin, mais a soutenu qu'il a esté de toute eternité & qu'il ne doit jamais avoir fin. Ce que nous avons montré estre faux par noz discours precedens: Tous les autres (hors-mis les Chaldæens & les Hebræux) n'ont pas esté tant absurdes, & si toutefois ils ont esté aucunement absurdes de cōfesser que Dieu est *πατήρ καὶ παντοκράτωρ*. Pere & Toutpuissant & pourtāt ne l'appellēt Createur, mais seulement Ouvrier, auquel ils font la matiere coëternelle, sans laquelle il leur semble, qu'il n'eust rien pu faire.

T. H. Ne preuve-on pas par là, que la matiere du monde est eternelle, d'autant qu'il eust faillu, si elle eust esté engendrée, qu'elle l'eust esté de quelque autre matiere, & ceste là encor
d'un

d'un autre, & consecutiuemēt qu'une telle progression eust esté infinie : mais tu as enseigné cy-deuāt que nature detestoit l'infinité au progrès des causes : il faut donc confesser qu'elle n'a esté engendrée. M. Y. Elle n'a pas esté simplement engendrée & toutesfois elle n'est pas sans auoir esté engendrée, si nous auons esgal qu'elle a esté premieremēt créée par ceste cause, laquelle nous auons appelée Efficiente ou Ouerriere du monde.

T. H. Elle a dōc esté créée de rien ? M. Y. Pourquoi non ?

T. H. Mais les Physiciens nient asseurement qu'aucune chose se puisse faire de rien. M. Y. Ils font tres-bien ; car si tu exclus toutes les causes & principes, rien ne se fera de rien : mais si tu penses que Dieu, qui est la cause efficiente du monde, soit quelque chose, la matiere n'aura pas esté crée de rien.

T. H. J'ay tousiours pensé que ce decret, *Que rien ne se faisoit de rien*, ne s'entendoit aucunemēt de la cause efficiēte, mais plustost de la matiere, c'est à dire, que le monde n'a pas esté fait sans quelque matiere precedente, mais qu'il a faillu que la matiere aist esté interposée comme vn moyen entre la cause efficiente & l'effect. Et certes ce principe de la science naturelle ne me semble pas moins veritable, que celuy des Medecins, à sçauoir que. *Les cōtraires sont remedes des contraires*, par lequel toute leur doctrine est appuyée comme sus vn puiot. M. Y. Il faut que les principes des sciences soyent tant clairs & euidents, que personne n'en puisse aucunement douter,

douter, ou leur apporter quelque exception;

^a En 11. li. de toutesfois combien que ^b Gallien ait dict que ce decret d'Hippocrate soit constant & perpe-
^b Aux Apho- ruel en l'art de Medecine, & qu'il ne pense pas
 rismes, & au l. qu'il se puisse violer par aucune exception;
^c Aux Apho- nean-moins ^c Hippocrate mesme & aussi ^d A-
 rismes. uicene commandent de guarir le vomissement
^d Au 9. & 13. par le vomissement, & le cours de ventre par
^e du 1. traite vn autre cours; Et mesmes Hippocrate ayant
 de la 22. partie amonesté qu'il failloit eschauffer les parties ra-
 de la Tierce. froidies, il excepté ceux, auxquels le sang de-
 couloit; tel a esté Albucasis Arabe escriuant
 qu'il failloit resoudre vn' intemperie chaude &
 seiche par vn cautere actuel, ce que l'experien-
 ce iournaliere nous enseigne à l'édroit de ceux,
 qui se sont bruslez, quand ils approchent des
 aussi tost au feu la partie aduste. Mais puis qu'il
 faut que les Principes de Physique soyent beau-
 coup plus certains que les Principes de Medeci-
 ne, comme luy estant vn phare à sa doctrine;
 tu as toutesfois pris pour principe, ce qu'il te
 failloit conclurre: on appelle cecy *ἀρχή*, ou
 petition de Principe.

T H. Il n'y a science tant soit elle acceurée &
 constante, laquelle ne soit en danger d'estre fa-
 cilement renuersee, si tu esbranles ses Princi-
 pes en les niant, puis que les Principes ne se
 doyuent pas demonstret, mais doyuent estre

^e Aristote au concedez pour la manifeste verité, qui reluit
 1. de la Phy- en eux: quant à ce que rien ne se fait de rien,
 sique a escript tous les ^c Physiciens d'un cōmun accord y con-
 que c'est le cō- sentent; ou autrement il faudroit, que Dieu
 mun consen- eust fait le Monde le prenant de soy, & par ainsi
 tement de tous les Physiciens. il se

il seroit quelque chose de la portio *. Or toute chose, qui seroit ou qui se feroit, seroit imparfaite; pource qu'il faudroit que ce fust le tout pour ce faire soy-mesme, & que ce ne fust pas le tout pour se faire de soy mesme; car s'il estoit,

^a Ainsi argue-
mēt Hermo-
genes dās Ter-
tullian en ce
l. lequel Ter-
tullian a faict
contre luy.

il ne se feroit pas, pource que des-jā il seroit; & s'il n'estoit pas, il ne se feroit pas, pource qu'il ne seroit rien; par ainsi il n'a pas faict le Monde de soy; si donc il ne l'a pas faict de soy, il faut necessairement qu'il l'aist creé & faict d'un beau rien: Parquoy, si on veut renuetsier ce Principe, il faut demonstrer que rien se peut faire de riē. My. Si ie preuue que toutes les formes se font de rien, c'est à dire, ne se font d'aucune matiere, vostre principe & tout ce, qui est basti dessus, rumbera en un mesme instant; puis de là on monstrera comme le tout s'en retourne à rien, dont il estoit venu.

Th. Je te prie declarer m'en la demonstra-
tion. My. Aristote assure ^b fermement que
toutes les formes naturelles, hors-mis la forme
de l'homme, sont certaines par la corruption
de leur subiect de mourir: mais il faut que ce,
qui meurt & s'en retourne à rien, soit venu de
rien: car la corruptio n'est autre chose que l'ex-
tinction de la forme, qui s'en retourne en rien,
ne plus ne moins que la generation est la nais-
sance des formes, qui se font de rien, c'est à dire,
qui ne viennent d'autre part, que de la cause ef-
ficiente: car nous voyōs ceux, ^c qui veulent ex-
cuser Aristote, auoir ainsi interpreté son dire.
Mais il ne faut pas auoc si grand peine recer-
cher ce, qui en auroit semblé à Aristote, puis
que ce,

^b Au 5. & 7. &
11. c. de la Me-
taphysique.
Et Alexandre
Aphrodisee.

^c Scotus sur le
1. l. des senten-
ces en la 2. que-
stion de la 1.
distinction A-
uicene l'inter-
prete ainsi au
6. de la Meta-
physique.

à Av. l. de la
Physique.

que ce, qu'il en a dict est tout clair & evident: car il a escript appertement, qu'il faut rapporter à la matiere & non pas à la cause efficiente ce principe de Physique, à sçavoir, *Que rien ne se fait de rien*: & pour ceste raison il reprend Empedocles d'erreur, d'auoir confondu l'Amitié, laquelle il auoit constituée cause efficiente des choses avec la matiere. Semblablement Alexandre Aphrodisée l'un des plus subtils d'entre les Peripateticiens voulant nier que la forme fust engendrée à vse de ces parolles: *Il faudroit, dit-il b, que la forme s'engendrast d'une autre forme, & qu'une generation fust d'une autre generation*. Là où il montre clairement, que la forme se fait de rien.

b Ainsi argu-
gumenté l'er-
mogene dans
Tertullian au
liure qui a esté
fait contre
soy.

T H. Je ne vois pas que ceste consequence soit necessaire, si les formes s'é retournent à rié, qu'il faille qu'elles soyent venues de rien. M r. Il n'y a rien en toute la Physique de plus certain ni de plus vité: car il faut que la chose s'en retourne à rien, de laquelle la production a esté de rien, veu que il y a mesme proportion de la generation à la corruption que de la creation à l'anichilation, ou à vne simple extinction. Il faut doncques confesser, que les formes sortent en acte d'un beau rien, c'est à dire d'une pure priuation, puis que pour la ruyne de leur subiect elles s'esuanoüissent en un rien, ne plus ne moins qu'on void un seel de cire imprimé d'un caractere, duquel la figure n'ayant rien esté au parauant, dès aussi tost qu'elle est montrée au feu, s'esuanoüist en rien.

T H. Explique moy' encor' cela plus apertement, s'il te plaist. M r. Tout-ce qui se corromp,

en fin

en fin s'en retourne en celà, d'où il estoit venu, & tout ce, qui se compose, se fait des mesmes choses, auxquelles il se resout, comme tous les Physiciens enseignent: il faut doncques que les formes ayent esté rien au parauant, si elles s'en retournent en rien.

a Alexandre sur
le 5. l. de la Mo
taphys. Aristo-
te au 3. l. de la
Phys. c. 3.

TH. Nous voyôs neâ-moins que les parties, desquelles estoit composé le corps naturel, s'en retournent par la mort à leurs premiers éléments. Mr. Posons le cas que le Rheubarbe ou vn cheual soit composé de la matiere elementaire de feu, dis-ie, d'air, d'eau, & de terre: si on brusle l'un & l'autre ce, qui est huileux & chaud conçoit la flamme, & ce, qui estoit humide s'esuapore en eau, comme on void aux tisons du bois verd estant mis au feu, lesquels par leur extremité r'enuoyent toute leur eau en fumeuse vapeur, & ce, qui estoit d'air, s'enuole à sa prochaine nature en l'air, ce, qui estoit terrestre tend au fond avec les cendres: mais ceste forme, laquelle est vnue avec la matiere, l'ame, dis-ie, vegetable & sensible, la vertu de mouoir, d'appeter ce, qui est ioyeux, & de fouir ce, qui est desplaisant, & la force de tirer les humeurs corrompues n'apparoist, en aucune part, aux elements. Car ils n'ont aucune partie, ni d'ame, ni de sens, ni aucune des facultés, desquelles nous auons parlé. Puis doncques que ces deux formes sont reduictes en rié par la mort & derniere resolution du cheual & du Rheubarbe, il faut aussi necessairement, qu'ellés ayent esté faiçtes de rien par les causes efficientes.

TH. Quel empeschement y a-il que les formes ne

10 PREMIER LIVRE

mes ne soyent produites du sein de la matiere:

a Aut. de Sub
stantia orbi ou
il veut que les
formes soyent
tirées du sein
de la matiere
& les fait di
uisibles

b Aut. 1. de la
Physique c. 5.
Et au 2. l. de la
mesme Phys.
cap. 1.

c Arist. au 8. l.
de la Metaphy
sique c. 3. mon
stre que cela
ne se peut fai
re.
d Au 2. l. de la
Physique.

e Marfilus fi
cinus au 10. l.
de la Theolo
gie de Platon
c. 7.

M. y. Ainsi l'a pensé Anaxagore & plusieurs autres Peripateticiens, mais en cela ils flattrient fort l'autorité des livres d'Aristote où il expose qu'il n'y a point de formes tirées du sein de la matiere, auxquelles on ne voit rien plus souvent

repeté que Les principes de nature estre d'eux mesmes

& devant toute autre chose au corps naturel, ni ne pouvoit estre appelez principes s'ils naissent mutuel-

lement les uns des autres ou d'eux mesmes; par ainsi la

forme ne seroit pas principe de nature, si elle

rapporeroit son origine à la matiere: Semblable-

ment les formes seroyent materielles, & par

ainsi s'estendroyent, s'appetisseroyent & souffri-

royent extension & remission, laquelle chose

leur est absurde, comme il est monstré en la

Physique: mais tant s'en faut qu'Aristote aist

pensé que la forme soit tirée du giron de la ma-

tiere, puis que mesme il l'a définie estre vn

principe actif & cause efficiente du corps natu-

rel, & la matiere vn principe passif interieur, la-

quelle ne se peut si proprement appeller prin-

cipe que la forme, qui donne essence au subiect.

Ce qui conuient tres-bien à la doctrine de

Platon: car il nie que la matiere aist de soy aucu-

ne vertu formatrice: que si cela est vray, com-

ment se pourra-il faire, que les formes soyent

tirées du sein de la matiere, c'est à dire que le

Ciel & autres corps celestes les formes aussi de

plusieurs choses beaucoup plus diuines, doyuét

leur origine à vne lourde & difforme masse? La

consequense est absurde, il faut donc que les

formes ne viennent d'ailleurs que de la cause

efficiente, comme Auicene a tres-bien escript:

or il

or il appelle la cause efficiente des formes Intelligence, laquelle chose, si elle est vraie ou nō, on verra puis apres. Autrement il faudroit confesser, que les formes se font d'elles mesmes ^a, a Aristote au 2. l. de la Metaphys. mais ce seroit chose trop absurde de le confesser, & encores plus impertinent, que d'estimer qu'il y eust vn progrez infiny de formes, ce qui s'ensuyuroit necessairement, si elles se faisoient d'elles mesmes.

TH. Les Formes ne sont elles pas ainsi appellées, comme, qui diroit en Latin FORISMANENT, d'autant qu'elles demeurent dehors & viennent exterieurement? MY. C'est vn songe des Grammeriens, auxquels seroit meilleur de dire MANANT, que MANENT, puis que les formes accompagnent tousiours le subiect, lequel elles informent: mais ils diroient beaucoup mieux, que le nom de Forme vient du Grec Μορφή, ainsi que SCORTVM du mot Σκότης, par la figure appelée Metathese.

TH. Si nous concedons que les formes Naturelles perissent par la ruyne de leur subiect, que seront elles autre chose sinon accidents. MYST. Il ne s'ensuyt pas: car nous ne voyons pas moins ^b demeurer vn corps en son entier pour la perte de ses accidents.

TH. Plusieurs accidents se peuuent separer sans la ruyne de leur subiect, toutes-fois on en peut excepter beaucoup, & entre autres ceux là, qui sont vraiment propres à quelque chose, comme la chaleur au feu, & l'humidité à l'eau, qui ne peuuent abandonner ni le feu, ni l'eau que l'un & l'autre ne se corrompent. MY. Ils ne

^b Aristote au 7 l. de la Metaphys.

Porphyre aux predicables & au c. de l'accident.

seront pour cela appellees formes, car autrement, si nous confondions les formes avec les accidens, ils s'ensuyuroit vn grand desordre; comme si nous voulions definir le feu par la chaleur & l'eau par l'humidité, toute chose chaude seroit feu, & toute chose humide seroit eau; la consequence est impertinente, aussi sera l'antecedant; de là on peut veoir que le feu, outre sa chaleur naturelle, a aussi vne forme, ne plus ne moins qu'un ouurage a sa forme artificielle, laquelle luy donne essence & moyen d'estre,

Aug. de la
Metaphys.

TH. La mesme proportion, qui est entre les formes naturelles & la premiere matiere, est elle gardée entre les formes artificielles & la seconde matiere? MY. Ainsi l'a pensé Aristote; combien que cela ne soit par tout veritable: car nous ne voyons pas que la premiere matiere recoye indifferemment toutes sortes de formes, autrement toutes choses naistroyent de toute chose, laquelle on voudroit, ainsi que soustenoit Anaxagoras; mais on void par experience que la seconde matiere reçoit indifferemment toutes sortes de formes accidentales, comme on diroit celles des arbres & des animaux, lesquelles vn ouurier imprime ou engraue sus l'argille ou sus la cire; il y a encor entre elles ceste dissimilitude, en ce, que les choses naturelles ont en elles mesmes certaines causes actives & passives de leur repos & mouvement; les choses artificielles n'ont seulement que la passive, d'autant que l'active est en l'ouurier; semblablement les choses naturelles ont la cause interieure par laquelle cecy ou cela doyue naistre de telle & telle

telle matiere; mais les choses artificielles despendent entierement du vouloir de l'ouurier, de sorte qu'il y a bien peu de matiere, de laquelle il ne puisse faire ce que bon luy semble: toutes-fois l'une & l'autre conuiennent en celà que la forme donne au subiect tant naturel que artificiel son propre nom & sa vraye essence, laquelle on appelle autrement L'ESTRE FORMEL.

TH. Qu'appelles-tu l'Estre formel? MY. Ce, qui despend de la forme seulement, comme ce que les Metaphysiciens appellent en leurs Vniuersels essence formelle, & en leurs Singuliers existence personnelle; laquelle toutes-fois ne despend pas moins de la matiere & cause efficiente ou tutrice, que de la forme mesme: Or entre l'Estre formel naturel & l'Estre formel accidental il y a ceste difference, que le naturel se conserue bien hors le subiect par le moyen de son espece; mais l'accidental ne subsiste seulement que par le benefice de son subiect: toutes-fois il est commun à tous les deux de se pouoir definir par la questiō τὸ τί ἐστίν, laquelle noz Philosophes appellent quiditative, c'est à dire faite par la demande qu'est cecy ou qu'est cela, laquelle Aristote de sa propre autorité ^{escript} ne pouoir s'accommoder à autre qu'à la substance mesme: mais en celà nous ne preferons pas l'autorité à la raison; car quand on demande qu'est-ce que couleur? on ne demande pas moins la quidité de la couleur ou σὺ τὸ τί ἐστίν, que si on demandoit la definition d'un corps naturel.

<sup>a Au 7 l. de la
Metaphys.</sup>

TH. On m'a autres fois enseigné que c'est la forme, qui donne essence à chacune chose. MY.

24 PREMIER LIVRE

Il faut adionster essence formelle ; pource que l'essence appartient tant à la nature des choses vniuerselles que particulières, tant substantielles que accidentelles, & tāt corporelles que incorporelles : or la matiere s'exempte vne bonne partie de l'essence corporelle, ainsi fait la forme, mais les causes efficientes s'attribuent la principale partie.

THOR. Laquelle des deux s'engendre ou la matiere ou la forme? MY. Ni l'une ni l'autre, si nous recherchons bien la propriété & force, qui est contenuë tant aux parolles qu'à la chose

^a Alex. sur le 7. de la Metaphysique.

mesme, ains le compose seulement ^a par la copulation de l'une & de l'autre : comme aussi la matiere ne doit point estre appelée chaude, froide, pesée, legere, mais plustost le corps, qui est composé de matiere, de forme, & d'accidents : car il failloit que la matiere, qui deuoit estre leur subiect ^b, fust vuyde & prinée de toutes formes & accidents, ne plus ne moins que l'eau de toutes saveurs, & l'air de toutes odeurs, autrement elle eust repoussé les formes & accidents ainsi que l'eau infuse de quelque saveur refuse de recevoir l'autre, laquelle on luy veut imprimer : d'auantage, il se peut faire qu'un corps naturel se corrompe & gaste, sans toutes-fois que ses parties la matiere, dis-ie, & la forme soyent interessées.

^b Platon au Timée.

TH. En quelle sorte? MY. L'homme estant mort (l'ame pourtant estant suruiuant) les Egyptiens auoyēt de coustume en embausmant le corps, de l'enueloper si artificiellement de lames d'or, & de bandes tant espesses qu'ils le
conser

conseruoyent (hors-mis les humeurs & entrail-
 les) plus de deux milles ans ^a. Et mesme aujour-
 d'huy on tire hors du sable, autour des pyrami-
 des de Memphis, des corps fort entiers, qui ^{a Platon a é-}
 auoyent esté soubsterrez au temps, qu'on fai-
 soit les sacrifices d'Isis, comme on a apperceu ^{script en son}
 par les images, lesquelles ils enfermoyent dans ^{Phedon, qu'ils}
 les corps ensepulturez : neantmoins on pourra ^{se gardoyent}
 dire, que tel homme estoit vrayement & à pro-
 prement parler corrompu, pource que la cor-
 ruption se termine à la destruction du tout,
 voire mesme que toutes les parties fussent en-
 tieres ; comme par exemple vn nauire ne sera
 pas moins estimé destruiet, cōbiē que sa prouē,
 poupe, & carine soyent entieres, si tant est
 qu'elles soyent vne fois séparées l'une de l'autre.

TH. Il est toutes-fois fort commun aux es-
 cholles, que la generation ne se fait pas de ce,
 qui est totalement en acte, ni de ce, qui n'est riē
 du tout, mais plustost de ce, qui est en puis-
 sance de receuoir nouuelles formes : il faut donc
 que la corruption se fasse en ce, qui n'est ni en
 acte, ni totalement rien. MY. Si l'antecedant de
 leur raison est veritable le consequent ne sera
 pas faux ; mais ie ne puis conceder l'antecedant,
 qui est ^b d'Aristote, par-ce qu'on ne peut imagi-
 ner aucune chose, qui soit moyēne entre l'Estre ^{b Aut. de la}
 & le Rien : car nous voyons que la generation ^{Phyl.}
 commence par vn corps naturel composé des-ia
 de matiere & de forme, comme par son terme
 dont elle prouient, & se finit & termine en la
 perfection d'icelluy : mais la mutation, qui pre-
 cede la generation a pour son subiect accompli

de matiere & de forme le petit embryon, ou le sang, ou la semence, ou la racine des plantes, ou leurs rejettons, ou les rudiments des mineraux, ou autres choses semblables, qui ont aussi leur forme & matiere: parquoy ce, qu'Aristote a imaginé & controuvé entre l'estre & le non estre, est vne pure fiction, laquelle n'a aucun lieu en nature, ni ne peut estre aucunement atteinte par la pensée.

TH. Tu veux donc, que le corps naturel se corrompe, voire mesme qu'il n'y aist que la seule forme, qui perisse, la matiere tenant tousiours bon contre la corruption: Que s'il est ainsi, il faut que la matiere soit eternelle: par-ce que, si elle ne se corromp par la ruyne de son subiect, il faudra confesser par les raisons, lesquelles nous auons par cy-deuât alleguées, qu'elle n'a iamais eust commencement. MR. C'a esté l'opinion d'Aristote, en laquelle il ne se faut pas arrester d'auantage pour la refuter, puis que nous auons par cy-deuant preuue que le monde auoit eust commencement, & de là conclu qu'il deuoit aussi finir.

TH. Pourquoy est-ce que la matiere ne demeurera aussi exempte de ruyne apres la fin du monde, lequel tu appelles corps Physicien, puis que tu as dict que le corps naturel ne se corromp que pour regard seulement de sa forme ne plus ne moins qu'un nauire, quand ses parties sont distraictes l'une de l'autre? MR. Pource qu'il faut ainsi que nous l'auons monstrée estre venue de rien, que de mesme elle s'en retourne en rien: car il n'y a chose tant conuenable à nature, que

que quand vn subiect se resoult en la mesme sorte, de laquelle il estoit venu : car ce, qui est composé des elements, s'en retourne aux elements ; ainsi faut-il que les elements & corps celestes, qui sont moins meslangés, s'en retournent dissouls en leurs premiers rudiments : Or ce, qui sera dernier & ne se pourra resoudre en plus simple que soy, faudra, s'il est créé, c'est à dire, fait de rien, qu'il s'en retourne en rien, ne plus ne moins que nous voyons les formes s'en retourner à rien par la ruyne de leur subiect : de mesme aussi, il faut que la premiere matiere s'esuanouisse en rien, puis quelle est venue de rien.

TH. Si le monde perit par conflagration, faudra-il pas, apres que le feu aura consommé son aliment, qu'il s'estaigne & que les cendres restent, lesquelles, comme vne premiere matiere, ne pourront estre consommées par aucune violence de feu, ni corrompues par aucun effort de pourriture? MY. S'il y a aucune matiere, laquelle aist en nature hypostase ou subsistance, certainement c'est la cendre & ces petits corps, lesquels on appelle Atomes, d'autant qu'ils sont indiuisibles, n'ayans d'eux mesmes aucune vertu, mais plustost estans infeconds apportent aux terres les plus fertiles vne sterilité.

TH. l'ay aussi autres-fois appris, qu'il y auoit certaines formes, qui pouuoient bien subsister estans mesmes séparées de la matiere, mais qu'icelle matiere ne pouuoit demeurer sans la forme. MY. On verra en temps & lieu, que toutes les formes, lesquelles

^a Au 12. l. de la
Metaph.

voir estre distraictes de la copulation de la matiere, ont quelque chose de corporel : mais il est beaucoup plus vray semblable que la matiere puisse demeurer sans forme, que la forme naturelle sans matiere: parquoy nous auons monst. é cy-deuât, que toutes les formes naturelles, qui sont associées aux corps, perissent entierement par la ruine de leur subiect, mais que la matiere s'investit de formes l'une après l'autre demeurant toujours constante & ferme. Il est donc plus vray semblable que la matiere peut demeurer despoillée de toutes formes, puis qu'elle est le commun subiect des formes & accidents, que la forme sans la matiere; ne plus ne moins que les accidents ne peuvent subsister sans le subiect, combien que le subiect puisse demeurer sans les accidents : ce, qui doit auenir par la combustion de ce monde, ou elle ne se doit faire aucunement. ^a Et c'est cela, dequoy nous auons parlé en la preface de ce liure, que l'essence de toutes choses estoit comprinse en dix genres, desquels la premiere matiere (telle avec ses accidens qu'est la cendre deuestue de toutes sortes de forme) tient le premier rang: le second, vn element accomply de sa matiere, forme, & de ses accidens : le troisieme, deux elements, comme la vapeur & l'exhalation, desquelles l'une est composée d'eau & d'air, & l'autre d'air & de feu : le quatrieme, de trois elements, comme la nuée: le cinquiesme, de quatre elements, comme les pierres & metaux, qui ont receu leurs formes par concurrence de nature, & non pas par artifice : le sixiesme rang est des

^a Scotus en la 1. questio de la 23. distinction du 1. l. nie que la matiere puisse demeurer sans forme.

est des animez seulement, comme sont les plantes: le septiesme est de ce, qui est orné de vie & sentiment, comme les bestes brustes: le huitiesme de vie, sentiment & intelligence, comme l'homme: le neuuesime d'intelligence aussi, mais ayant par dessus quelque chose de plus exquis, comme vne essence inuisible accomplie de beaucoup de perfections, telle qu'on attribue aux Anges: le dixiesme est de Dieu Eternel, de Dieu, dis ie, qui est par dessus tout ordre de nature, & de qui l'essence est exempte & libre de tout atouchement corporel.

TH. S'il y auoit quelque matiere, qui fust vuide & exempte de forme, elle seroit d'elle mesmes vn estre sensible, & par ainsi le subiect de quelque science: or Aristote nie^a que la matiere puisse autrement estre entendue, que par l'Analogie qu'elle a à la forme: & de là plusieurs preuent que la matiere estât difforme ne peut estre vn Estre de soy-mesme, pource qu'elle n'est pas cecy ou celà. que les Grecs declarent^b par τὸ τί. & aussi qu'elle n'est aucunement qualifiée: d'auantage, si la matiere estoit quelque chose composée, on ne la pourroit appeller principe, qui de son propre naturel est simple: elle ne pourra d'oc iamais se trouuer separée de la forme. MV. Ainsi la escript Aristote: duquel si l'opinion est vraye, pourquoy a il definy^c, que la matiere estoit celà, dequoy se faisoit ou pouuoit faire quelque chose^d? Car en vain definiroit-on vne chose, qui ne seroit en nulle part, & comme on enseigne cōmunemēt, ce, qui n'est point, n'a ni de finition, ni difference, ni qualité: le mes-

^a Aristote 3. l. de Physique.

^b Le mesme au 7. liu. de la Metaph.

^c Au 5. l. de la Metaphysique & au 2. de la Physique.

^d Au 7. l. de la Physique.

^a Au 1.^{l.} de la
Physique.

me aussi appellé : tantost la matiere principe de soy mesme, tantost aussi cause, qui d'elle mesme est voisine à l'efficiente, & qui est comme le fon-

^b Au 2.^{l.} de la
Physique.

dement ^b de nature, & partie du subiect ^c, &

^c Au 7.^{l.} de la
Metaphysique.

subiect des diuers changemens : elle est donc

quelque chose de triet, ou (comme on dit) en acte, & par consequent en l'une des dix Categories, mais ce ne sera pas au rang des accidés, il faut donc qu'elle soit entre les substances. Et certes la terre, laquelle plusieurs interpretent matiere, estoit au commencement, ainsi qu'il est

^d Au Genese.

escript aux liures de la Naissance ^d du monde, vuide & exépte des formes de sa propre condition; ou, comme dit Hesiodé, vn Chaos de tenebres; que pourra-elle donc estre autre chose, sinon la matiere, qui estoit difforme & auoit la face & semblance d'un vil monceau de cendres, soit qu'elle aist esté créée telle au commencement de ce monde, ou soit qu'elle fust restée de la combustion d'un monde precedant? Pour ceste cause la cendre des animaux, plantes, pierres, metaux & de tout ce qu'on tire de la terre, & la terre mesme estant bruslée, me semblent aucunement retirer à la premiere matiere, puis qu'il n'y a aucune difference entre la cendre des vns ni des autres estant vne fois despouillée de sa forme. Mais à fin que celà ne semble incroyable, Aristote a bien mis pour fondement, que quelques formes, non seulement diuines, mais

^e Au 12.^{l.} de la
Metaphysique

aussi ^e naturelles demeuroyent séparées de la matiere, qui est vne chose beaucoup plus absurde que l'autre: combien sera-il plus raisonnable, que la matiere, qui est comme la lie & base de nature,

SECTION VI. 91

nature, soit sans toict, c'est à dire, sans forme, que si le toict demeurait suspendu sans fondement? Cela mesme est confirme de l'autorité de Platon^a, qui a ecript que la matiere estoit cecy & celà, c'est à dire, qu'elle pouuoit estre cognue d'elle mesme & non pas par l'Analogie d'elle à la forme, & qu'elle estoit ainsi le moyen entre ce, qui est entierement parfait, & ce, qui n'estoit du tout rien: or si celà ne conuient aux cendres, il ne conuient à chose du monde.

^a Marcellus Ficinus au 4. l. de la Theologie de Platon chap. 10.

T H. Pourquoy doncques n'appellera-on la terre premiere matiere, ne plus ne moins que la cendre? M. Pource que la terre a sa propre forme, & d'ailleurs estant tousiours pleine & comme enceinte des semences des pierres, metaux, plantes & animaux, mōstre vne si grand fecōdité, qu'elle est à bō droit appelée par Homere^b *πάρδος*, & par plusieurs autres^c *Ζείδωρος*: mais la cendre ne peut ni engendrer, ni estre corrompue par feu, par eau, par air, ni par aucune autre chose qu'on vueille: pour ceste cause Hippocrate reprend^d à bon droit les anciens Philosophes, qui pensoient que les principes de nature ne differoyent en rien aux elemens.

^b Au 2. liu. de l'Odysee.
^c Oppian au 1. l. de la chasse.

^d Au liu. de la nature humaine.

T H. Mais puis que la cendre est vn corps ayant quantité & qualité (car elle est colorée seiche & salée) il faut qu'elle soit vn corps naturel, ou mathématique, ou diuin: mais elle ne peut estre vn corps diuin, puis qu'elle est inanimée; ni vn corps mathématique, qui n'a aucun fondemēt qu'en la raison de l'homme, puis que la cendre a Hypostase: il reste donc qu'elle soit vn corps naturel; mais ils le définissent *Ce qui est*

est accomplie de matiere & de forme. M. C'est la definition du corps naturel; mais il faut que nous dressions nostre dispute sur cela: toutesfois i'eusse voulu, que tu eusses premierement conclu par la definition, laquelle tu viens de prendre, en ceste sorte: le corps naturel, ainsi que nous l'auons definy au commencement, est accompli de matiere & forme, ou de matiere, forme & accidens: mais la cendre est accomplie de matiere & accidens, & non pas de forme; tu vois la conclusion: la matiere de la cendre n'est autre chose qu'un nombre infiny aggregé d'atomes; or puis qu'un atome n'est autre chose, sinon ce, qui ne se peut diuiser, on ne pourroit facilement assurer qu'il fust corps ou non.

TH. La cendre estant esparse au vent s'en retourne elle en rien, ou si elle se change en quelques autres corps? MY. Vn atome ne me semble pas estre corps naturel, ou qu'il s'en retourne en rien.

TH. Il faut qu'un atome soit corps, ou quelque chose incorporelle: s'il est incorporel il sera vn poinct ou autre semblable accident, si nous disons qu'il est corps, il sera contre sa nature tousiours diuisible en parties diuisibles. MY. Il n'est ni poinct, ni accident; autrement il faudroit que l'accident subsistast de soy mesme sans substance, & que le poinct vagast en l'air sans aucune ligne, si doncques telles consequences sont absurdes, il s'ensuyt que l'atome est vn corps, qui n'est pourtant diuisible en parties tousiours diuisibles, autrement il ne seroit pas atome, c'est à dire indiuisible.

TH.

T H. La quantité continue n'est elle pas diuisible infiniment. M V. Ainsi bafseurent les Mathematiciens, qui foustrahent par la subtilité de leur pensée la quantité d'auec la matiere: autrement, si le corps mathématique ne se diuifioit en corps, il faudroit, qu'il se diuifiaft en superficies, ainsi que pensoit Timée, & la superficie en lignes, & la ligne finalement en poinçts; de là on pourroit voir s'ensuyuir vne grand absurdité, à fçauoir, que le corps s'augmenteroit de poinçts, ^a & la grâdeur de ce, qui ne seroit pas grâdeur ^a, & la quantité de ce qui ne seroit pas quantité: d'autât qu'ils définissent le poinçt ^b, *Cela qui n'a aucune partie.*

^a Aristote au 1. de la Gene. & Corruption c. 2. refuse Platon de ce qu'il diroit que le corps se diuifioit en superficies.
^b Euclide au 1. c. du 1. l.

T H. Pourquoi ne penserons nous le mesme du corps naturel? M V. Aristote confesse bien, que le corps naturel est diuisible infiniment, en tant qu'il a quantité, non pas en tant qu'il est corps naturel, c'est à dire, pour raison de la quantité non pour raison de la matiere: & certes ceste sentence semble à plusieurs bien puerile, car ell' est ne plus ne moins, que si quelqu'un diroit, qu'une beste void d'autant qu'elle a des yeux, & non pas d'autant qu'elle a des oreilles: or tout ainsi que ceste vertu animale, qui a son siege aux yeux, n'est pas abolie par la concurrence des oreilles; de mesme le Corps n'est pas priué par la concurrence de la forme & de la matiere de ce, qui luy conuient pour raison de la quantité: le corps doncques naturel ne sera pas moins diuisible dans l'infiny que le corps mathématique, iacoit qu'il n'ait ni forme, ni matiere, puis que la diuision est vn accident fort conue

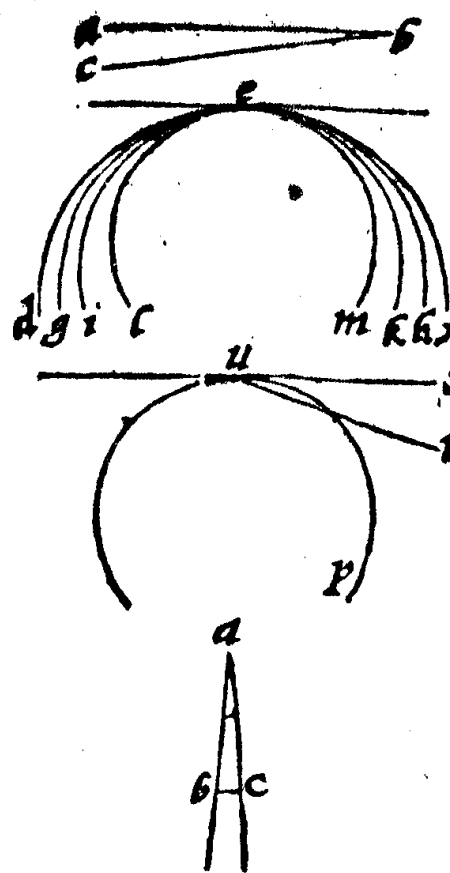
conuenable au corps naturel: par ainsi si on di-
 uise l'eau en gouttes & gouttes des petites gout-
 tes, chacune des gouttes aura la forme & matie-
 re & toutes les dimensions corporelles à sca-
 uoir long, large & profond; de sorte que la for-
 me & matiere de chacune petite goutte ne sera
 pas autre, que celle d'un grand & profond lac
 ou de tout l'Ocean, pourueu qu'aucune chose
 extérieure ne corrompe par contrariété sa na-
 ture: ou autrement il faut confesser que la quan-
 tité continue ne peut estre diuisée en parties in-
 finies, contre les décrets des Geometriens, des-
 quels les ^a demonstrations tomberoyent tout à
 coup par terre, s'il failloit conceder cela contre
 leur fondements.

^a Eucl. en la 1.
 prop. du 10. l.

TH. Mais Euclide semble auoir trouué en la
 seiziesme propositiō du troisieme liure le plus
 petit angle, à sçauoir de contingence, & au
 troisieme theoreme de l'Optique il semble di-
 re que les choses visibles ont vn certain inter-
 ualle de leur distance, lequel estant atteint on
 ne peut passer plus outre pour voir vne chose,
 ce qui ne se pourroit faire autrement, sinō qu'en
 trouuāt le plus petit angle, auquel on ne peut
 estendre aucune base par dessous. M r. Si on
 trouuoit vn petit angle & vne petite ligne, qui
 terminast la superficie, on pourroit trouuer en
 cas pareil vn petit corps, qui seroit terminē d'v-
 ne superficie. Mais Euclide a seulement entendu
 en la seiziesme propositiō, qu'une droite ligne
 ne pouuoit tomber en l'angle de contingence
 circulaire & de droite ligne: & que par ainsi il
 auenoit que cest angle de contingence estoit
 plus

SECTION VI.

95



plus petit qu'aucun autre angle aigu de droite ligne : toutes-fois rien n'empesche qu'on ne puisse trouver un plus petit angle de droite ligne à l'angle aigu de droite ligne; ni à l'angle de contingence, qui est circulaire, un plus petit de mesme genre & qualité. Comme par exemple, on peut toujours trouver à l'angle A, B, C, & à l'angle D, E, F, un qui soit plus petit, côme on diroit G, E, H,

& I, E, K, & L, E, M, & ainsi ensuyuant iusques à une infinie diuision de l'angle: mais on ne peut pas trouver ni penser mesmes à l'angle de contingence r, v, s, un plus petit à droite ligne, tel que seroit r, v, s. Quant à ce, qui appartient au troisieme Theoreme de l'Optique, à sçauoir, que les choses visibles ont un certain interualle de leur distance, lequel estant une fois atteinct ne permet passer plus outre de la veüe, les interpretes l'ont mal entendu: car il n'a iamais pensé & encor' moins dict, qu'on puisse trouver le plus petit angle; mais qu'on peut bien trouver la base de l'angle si petite, qu'elle esblouist la veüe; ce, qu'il faut plustost attribuer à son imbecilité qu'à la petitesse de la chose visible;

visible; d'autant que la faculté des sens est finie, mais la quantité est infiniment diuisible; comme on peut voir en la plus basse figure, en laquelle *a*, est l'œil & *b, c*, la chose visible.

T. H. Est-il nécessaire, que les choses, qui se peuvent faire, soyent aussi en acte? *M. V.* Il n'est pas nécessaire, & même Aristote se trôpe grandement en cela, quand il pense ^a qu'une chose est autât en acte que sa puissance se peut étendre: veu qu'il n'y a aucun nombre, qui soit de fait ou en acte infiny, cōbien qu'il puisse s'augmenter d'une suite infinie: au contraire nous voyons en nature les grands corps, mais nous n'apercevons pas ainsi les plus petits: car combien qu'à peine nous apperceuions les petites fanfreluches voletantes en l'air, toutesfois nous confessons, qu'elles se peuvent diuiser en une infinité de portions, ou il faudroit que la quantité s'accroût de ce, qui ne seroit aucunement quantité: quant au corps sans matiere, il est impossible que nous le puissions cōprendre, même par nostre pensée.

T. H. E. O. R. Pourquoi est-ce, si une quantité est proposée entre deux extremités, qu'on ne peut par aucune detraction de ses parties, faire que la masse corporelle, pour tant grande qu'on la veuille, soit en fin expuisée de toute grandeur, puis qu'elle est terminée & non pas infinie? *M. V. S. T.* De peur que nous ne soyons contraincts de porter les incommoditez susdictes, à sçavoir, que la matiere vniuerselle & tous les corps se reduisent en rien. Car la cendre étant dissipée en atomes & dere-

chef

^a Au 3. l. de la
Physique & au
1. du sentiment
chap. 6.

SECTION VI.

97

chef ramassée par les pluyes retombe encor' en terre d'où par sa grand legereté elle s'en estoit vollée estant chassée en l'air par les vents : laquelle chose ^a Aueroës ne pouuant expliquer a escript, que le dire d'Aristote s'entendoit ^b des formes, & non pas de la matiere : laquelle interpretation ne se peut entendre aucunement des corps Homogenées ou d'une mesme substance, comme nous auons monsté par cy-deuant en l'exemple de l'eau, de laquelle chacune goutte retient la mesme forme, qui estoit au Tout deuant que d'en auoir esté separée.

^a Au 61.63.68. du comentai. ro sur le 3. liu. de la Physic.
^b A scauoir, qu'un corps se pouuoit diuiser infiniment tant qu'il auoit quantité, mais non pas en tant qu'il estoit corps.

TH. Que respondrois-tu, si ie disois, que les corps se peuuent diuiser infiniment, mais qu'on n'a pu encor' atteindre ceste diuision? MY. C'a esté l'opinion de Thomas Aquin, auquel l'Escot replique subtilement en ceste sorte; si le corps naturel se peut diuiser infiniment, il est certain qu'il a pu estre diuisé infinimēt, d'autāt q' d'une chose possible ne s'ensuit iamais vne impossible. Pour mon regard, il me semble plus commode, si nous disons, que tout ce corps se peut diuiser infiniment, toutesfois qu'il n'a iamais esté, ni ne sera diuisé en acte ou de faict : autrement il faudroit que la force & puissance de nos sens, laquelle est finie, s'accroust ^c en infinie, si tant estoit, qu'une chose sensible, en tant qu'elle peut estre apperceue, se diuisast en acte ou de faict infiniment, d'autant que nous apperceurons la centiesme partie de la milliesme d'un grain de Pauot, & la matiere seroit de faict infinie en la capacité finie du premier ciel, & un corps finy en acte comprendroit vne infinité de

^c Au 4. liu. du sentiment c.6

G

¶ Au liure du
Sable,

corps en acte posons le cas, que la concavité du premier orbe soit remplie de si petite semence qu'elle esblouisse la veüe, & qu'un chacū grain d'icelle se puisse diuiser en six cents milles parcelletes, la quantité toutesfois d'icelles ne sera pas moins finie, & qui plus est, pourra estre cōprise en certain nōbre, ainsi que * Archimede a autresfois demonstré; par ainsi, si ces petits corpuscules se pouuoient veoir, ils croistroyent infiniment par vne telle diuision, combien que plustost ceste diuision les deust naturellement diminuer. Donques, telles & autres absurditez contraignent de confesser, que tous les corps se peuvent diuiser, ou auoir esté diuisez en acte ou de faict en parties egales ou inegales d'une quantité terminée, comme on diroit un corps d'un pied en douze poulces: ou bien, qu'ils se peuvent diuiser en parties infinies & inegales d'une quantité qui n'est pas déterminée, mais que ceste diuision n'est encor' sortie en son plein effect.

TH. Ta raison ne me semble pas moins absurde que l'autre, puis qu'il est assez euident à un chacun, moy que tu me sçaches dire, que ceste puissance n'est d'aucune importance, laquelle ne se reuoque quelques-fois en Acte: il faudroit aussi, qu'il y eust un corps ou vne quantité, qui fust d'une extreme estendue, qui toutes-fois ne s'amoindrist iamais par aucune detraction de ses parties, mais qui plustost s'accroust en vne infinie quantité d'icelles. M. V. C'a esté vne sentence de tout temps fort celebre entre les plus sages, à sçauoir, qu'il failloit,

loit, quand deux incommoditez se presentoyent, euter la plus grande: car si tu penses que cestuy-là erre moins, qui dit que le corps naturel d'une quantité determinée se peut diuiser en deux ou trois milles petits atomes ou corpuscules, & non pas en plus grand nombre, il faudra, que tu confesses le mesme touchant le corps Mathématique, car nous parlons tant en l'un qu'en l'autre de la quantité continue: ni ne faudra pas, que tu confesses seulement cela, mais aussi que tout corps se reduit en superficies, & la superficie en lignes, & la ligne en poincts, c'est à dire en rien, & que tous les corps naturels perissent sans corruption, c'est à dire, s'en retournent en rien, & certes on ne pourroit trouuer vn meilleur argument que cestuy-cy, pour preuuer que la matiere est venue de rien.

TH. Pourquoi n'y a-il rien aux Mathématique de certain, qui ne semble aux Physiciens estre faux? Car nous voyons qu'un globe touche la planure d'une superficie, non pas en vn poinct mais en longitude, cependant on s'assure par la demonstration Geometrique^a, que le globe & la superficie ne se touchent que d'un seul poinct: MY. Il seroit beaucoup meilleur, que tu receusses les susdictes incongruitez, lesquelles tu craignois tant, que ceste-cy, de peur qu'à vn seul & mesme entendement, vne seule & mesme chose ne soit vraye & faulse tout ensemble, car il n'y a qu'une verité, ne plus ne moins qu'une ligne droite entre deux extremittez, mais de lignes obliques il s'en peut trou-

^a Par la 2. proposition du 3. liu. d'Euclide, en y adioustant le corrolaire de la 16. proposition du mesme liure.

uer si grand nombre que de fauses raisons : car nous ne dirons pas, que si les sens se trompent, que pour cela l'ordre de nature soit renuersé, ou que les demonstrations les plus celebres soyent esbranlées, lesquelles il ne faut pas embroiller ^a par-my le falacieux iugemēt de noz sens, puis qu'il n'y a rien tāt esloigné de la Geometrie que le sentiment & le mouement, car autrement si nous voulions balancer au iugement de noz sens les theoreſmes de Geometrie, on ne pourroit rien trouuer en telle doctrine qu'on peust conceder aux Mathematiciens.

^a Aphrodisee
au 6. liu. de la
Metaphys.
Aucene au 6.
liu. des choses
naturelles.

TH. Quel inconuenient y auroit-il, si nous disions, qu'autre est le corps naturel & sensible, & qu'autre est le corps mathematique, & que pourtant l'un & l'autre peut bien de soy-mesme subsister? MY. C'a esté l'ancienne opinion des Academiciens, mais qui est merueilleusement deceuable : car si le corps mathematique a vne propre Hypostase & cōsiste de soy-mesme, il faut qu'il soit en vn corps sensible ou au de hors d'icelluy: si tu dis qu'il est en vn corps sensible, voilà quant & quant la ^b penetration de leurs dimensions, laquelle s'ensuyura (contre les principes de Physique) mais si tu dis, qu'il est hors le corps sensible, il faudra chercher vn lieu hors le monde, où soyent les corps mathematiques separez des corps Physiciens: de là ou peut entendre, qu'il n'y a point de corps mathematiques en part du monde. sinon en la pensée seulement, laquelle à grand peine les peut separer de la matiere.

^b A. Aphrod.
sur le 3. de la
Metaphys.

TH. Ne pouuons nous pas euitier ces incommodi

SECTION VI. 001

moditez, desquelles nous auons parlé, si nous disons, que le plus petit d'entre les corps est vn atome, & que le plus grand est la plus haute sphere? M y s t. Ceste raison semble estre plus propre, d'autant que par ce moyen rien n'empesche, que l'Vnité ne soit le plus petit nombre indiuisible, estant toutes-fois quâtité, car autrement il faudroit que le Binaire & tous les autres nombres, qui se sont aggregés & accreus des vnitez & se resoluent en elles, ne fussent point accomplis de quantité.

T H. Donques, par ta mesme doctrine la ligne sera accomplie de poincts; & le temps du continuel flux des moments, ce qu'on a desia démontré estre hors de raison. M y. Il ne sensuit pas: pource que les Pythagoriens desinissoient l'Vnité estre vn poinct qui estoit sans situation; & le Poinct vne vnité qui auoit situation, à fin que par là ils enseignassent que l'vnité pouuoit estre d'elle mesme comme aussi pouuoit vn atome; mais il n'est pas ainsi du poinct ni du moment, desquels l'un ne peut estre sans la ligne, & l'autre sans le temps: Et mesme Aristote se trompe en celà, quand il veut que le moment, ou instant, soit le terme du temps passé & du temps auenir, & de là conclud l'eternité du monde, comme si le passé estoit conioinct à l'auenir par le moyen de l'instance du temps present (duquel l'essence seroit vt moment) ce qui est faux, car comme la ligne $\overset{a}{\text{---}}\overset{b}{\text{---}}\overset{c}{\text{---}}$ est enclose entre deux termes à sçauoir A, & C; de mesme la Durée de chacune chose est renfermée entre deux moments, à sçauoir de son

commencement & de sa fin, ou pour mieux dire, de sa naissance & de sa mort : D'auantage, tout ainsi que la ligne A, B, C, n'est pas limitée par autres termes que A, C, & que tout ce, qui est au milieu B, de ces deux extremittez A, C, est continu sans aucun terme: de mesme aussi le moment, qui maintenant occupe le present, n'est pas le terme ni du passé ni de l'auenir : car la continuité, soit du temps soit de la ligne, n'a aucun terme tant qu'elle dure en sa continuité. Parquoy les animaux, lesquels Aristote escript naistre au pres de la mer Pontique, quand le Soleil se leue, & mourir, quand il se couche, ont le temps de leur durée vn iour entier, qui est enclos entre deux moments, à sçauoir du soir & du matin : ainsi le midy ne peut estre le terme du matin & du soir, pource que le temps du iour est continu: de mesme aussi si on se propose la durée du monde Elementaire estre de six milles ans, elle n'aura seulement que deux extremittez, à sçauoir, le premier moment, auquel elle commença, & le dernier, auquel elle doit finir: par ceste distinction toutes les subtilitez friuoles, par lesquelles il pensoit ^a bien establir l'eternité du monde, s'esuanouiront en fumée.

^a Aristote en sa Metaphys.

T H. Si la matiere de toutes choses se reduit par l'embrasement du monde en petits corpuscules, tels que nous auons appellé les atomes, comme se pourra-il faire qu'elle s'esuanouisse par vne simple ruine, puis que par ceste raison la premiere matiere ne peut estre corrompue, n'ayant ni forme, ni aucune chose dehors ou dedans,

dedans, qui la puisse consumer? M. V. D'autant qu'il faut necessairement, que la simple destruction s'ensuyue quelque iours des choses, desquelles la naissance estoit simple, ou (comme on dit) absoluë: puis donc que la matiere a esté créée, & que de pure & simple priuation elle est venue en acte ou essence, elle ne se pourra corrompre, (pource que rien ne se corromp, qui n'a esté au-parauant engendré) mais faudra, qu'elle s'en retourne en sa pure priuation ou aneantissement, pour cause de la raison, laquelle nous auons alleguée par-cy deuant, à sçaudir que toutes choses s'en retourneront par le mesme chemin dont elles sont venues en leur naissance: ou bien (si quelqu'un treuve meilleur) la premiere matiere, apres que toutes les formes seront corrompues par l'embrasement & combustion de ce monde, se refoudra en petits atomes, & derechef les atomes en vn beau rien: ainsi le monde aura tousiours simple ruine & perdition de sa matiere. Je n'entens pas icy que les corps celestes doyuent perir par feu^a, puis qu'ils ne sont pas subiects à la force & violence des elemens, mais plustost, comme nous enseigné la sainte Escriture^b, qu'ils se vseront & flaistriront de vieillesse.

T. H. Que vouloit signifier le maistre de Sapienice, quand il disoit^c, que la generation & la corruption se font l'une apres l'autre, mais que la terre demeure eternellement en sa constance? M. V. J'ay opinion, qu'il entendoit celà de la matiere, laquelle selon les loix de nature se vestit & despoille par ordre des formes l'une

^a Amblicus au
1. des mysteres
au 5. cha du 5.
Segment. Ar-
istote au 3. l. de
l'ame c. 5.
^b Au Pseaume
120.

^c Au 1. c. de
l'Ecclesiaste.

^a Au 1. l. des
Proverbes c. 7

^b A l'exemple
d'Aristote au
2. l. de la Gene-
ration & Cor-
ruption.

^c En son Ti-
mre.

^d Au 2. c. de la
Sapience.

apres l'autre; pour ceste cause, il semble souuent
l'appeller ^a paillarde, comme celle, qui appete de
toutes parts les maris des autres & qui apres
en auoir assouy sont appety les extermine, ainsi
qu'interprete Rabby Maymon ^b.

T H. Pourquoi celà? M Y. Pource que la ma-
tiere est la Cause interieure de la corruption, &
le Principe passif, ou peu s'en faut, de tous les
changemens.

T H. Ne seroit-ce pas s'approcher de plus
pres de la verité, si on entendoit l'Eternité de la
premiere matiere par le dire du Sage, touchant
l'eternelle fermeté de la terre, laquelle Platon
appelle ^c pour ceste raison la plus ancienne de
tous les Dieux, car ainsi la premiere matiere
ruissellera de toute Eternité de sa cause effi-
ciète, ne plus ne moins qu'un fleuve de la sour-
ce de sa fontaine: veu mesme qu'il dit ailleurs ^d
s'adressant au souverain Ouurier de routes
choses, *Tu as basty le monde d'une matiere sans for-
me*: Comme s'il vouloit signifier par ceste sen-
tence, que la matiere n'a eu aucun commence-
ment par la création: ou il faudroit conceder,
que ce vuide, lequel le monde remplit, fust des-
puis vne infinité de millions de siecles priué de
tout corps & de toute matiere. M Y. Il est im-
possible, que la matiere soit eternelle, sinon en
accordant qu'elle est vne partie du Createur,
c'est à dire un Dieu corporel, & qui a vne nature
parible & diuisible; finalement en conioignant
le finy avec l'infiny, les choses eternelles avec
les caduques, & ce, qui est constant & immobile
à vne matiere, qui n'a ni tenue ni fermeté. Et

certes

certaines c'est grand merueille d'Aristote, qui a voulu reprendre les anciens Theologiens, Orphes, dis ie, & Hesiode, pource qu'ils disoyent que la matiere toute nuë, ou le chaos & confusion des choses, auoit precedé l'ordre, *Puis que,* dit-il, *L'acte est premier, que la puissance.* Puis s'estant oblié de son dire, il fait que la matiere soit eternelle, c'est à dire, que la puissance soit deuant l'acte, & la priuation deuant l'habitude, cependant il auoit dict au-parauant, que la matiere estoit vne puissance difforme, d'autant qu'elle ne se pouuoit exciter, ni mouuoir d'elle mesme. De là on peut entendre, que ses corrections sont vaines, puis qu'il veut contre ses decrets ^b que la priuation soit vn Principe de nature, laquelle precede l'acte, ainsi que la nuit le iour, & la matiere la forme: D'auantage, il faut que les choses, qui sont vnies ayent entre elles quelque conuenance: mais il n'y a aucune proportion de l'Ourier, qui est infiny, à la Matiere, qui est terminée.

^a Au 12. li. de la Metaphysique.

^b Au 1. & 2. li. de la Physique.

TH. Faut-il donc, que la matiere ruiselle de Dieu, comme la lumiere du Soleil; car ainsi elle ne sera pas portion d'icelluy, non plus que la lumiere du Soleil? MY. Si nous posons le cas, que le Soleil aist esté de toute Eternité, il faudra aussi que sa lumiere soit eternelle; car il ne peut estre sans lumiere: mais il faudroit encor, que de ceste sorte la matiere fust coëternelle à Dieu, si nous n'auons esgard à sa creation: Autrement il faudroit confesser que la condition des formes, (par lesquelles la matiere est ornée, parée, & enrichie, ainsi qu'on void aux corps celestes, astres,

& intelligences) seroit inferieure à celle de la matiere, ne pouuans subsister d'elles mesmes sans estre soubstenues de la main de leur Createur, & qu'au contraire la matiere, qui est la lie du monde, vne lourde masse, sans ame, & sans beauté, demeurast en Estre apres la fin de tât de choses, desquelles la moindre est plus excellente qu'elle mesme ! Mais il faut necessairement, que le moteur precede en temps la chose mobile; or il a fallu que la matiere aist esté incitée & esmeuë pour estre informée, il a donc aussi fallu que le moteur l'aist precedée. Aristote a vsé ^a de ceste raison pour monstrier que les Idées de Platon (lesquelles il appelle formes & causes efficientes) ne pouuoient estre tout ensemble & à la fois avec le premier moteur, pource, dit il, que le moteur ne precederoit pas de ceste sorte le mobile. Or il faut, que la forme soit ensemble avec le subiect, car il ne se peut faire en aucune façon, qu'une mesme chose commence avec l'autre en vn mesme temps, & qu'aussi elle la ^b precede. Et certes Alexandre Aphrodisée, l'un des plus renommez d'entre les Peripateticiens, recherchant tecz vn peu de prés a escript ^c qu'on pouuoit preuier par là, que Dieu sauuerain ouurier du Tout estoit auant le temps & toute autre chose: toutes-foi on ne trouue pas sa demonstration; peut estre craignoit-il de renuerfer de fond en comble tant ses decretz touchant la nature, que ceux de son autheur Aristote: mais ie pense que nous auons assez par le passé traicté ceste question.

TH. Si la premiere cause a precedé selon le temps

^a En sa Meta-physique.

^b Scotus est de mesme aduis au 2. li. sur les sentences distinction 42. en la questio vni-que.

^c Au 2. l. des Difficultez c. 7.

temps la matiere, quelque temps auroit esté de-
 vant le temps, ce qui semble du tout repugner à
 la raison. M. V. Ouy voyre, si nous receuons la
 definition ^a d'Aristote, par laquelle il definit le
 temps, *Nombre du premier mobile selon le respect de*
ce, qui va devant, & de ce, qui suit apres. Pour ceste
 cause Plotin ^b premierement & apres luy F. Pi-
 cus ^c de la Mirandole l'ont reiectée, comme si le
 temps ne pouuoit estre, mesme qu'il n'y eust
 point de mouuement. Par ainsi ils definissent le
 temps la durée de chacune chose, qui vient à la
 notice de noz sens, toutesfois ceste definition
 n'est pas moins subiecte à estre reprinse que la
 precedente, d'autant que s'il n'y auoit plus de
 mouuement, il n'y auroit rien, qui fust sensible:
 d'ailleurs, puis que la mesure precede naturel-
 lement les choses, qui doyuent estre mesurées,
 comme Aristote mesme confesse, il faut qu'il
 aist entendu par le nombre du mouuement non
 pas celui, duquel nous contons & supputons
 les années, mais plustost le mouuement mesme,
 qui est nommé & supputé: or puis qu'il est plus
 probable, que le temps soit la mesure du mou-
 uement, que le mouuement du temps, ce sera
 vne chose impertinente de dire, que sans le mou-
 uement le temps ne puisse auoir son Estre: l'ab-
 surdité ne sera pas aussi moindre de vouloir
 plustost supputer le temps par le mouuement
 du premier mobile, que par le mouuement du
 Soleil ou de la Lune.

THE. Comment definirons-nous donc le
 temps? M. V. Il vaut mieux, que ie confesse fran-
 chement avec Gallien, que ie ne sçay, que si ie
 le

^a Au 8 l. de la
 Physique, & au
 12. de la Meta-
 physique.

^b Au 8. liu de
 l'Eternité &
 du temps.

^c Au 3. l. de la
 vanité.

le définissois mal à propos ; car il n'y a rien meilleur, quand on ne peut définir quelque chose, que de luy accommoder quelque description conuenable, telle que ceste-cy, à sçauoir, Que le temps est vne partie déterminée de l'éternité infinie. Combien que ceste définition soit nouvelle, ell'est toutesfois exempte des incommoditez, lesquelles nous auons racontées ; ainsi cent ans serót vne partie déterminée de l'Eternité infinie.

THE. Si donques Dieu a fait la matiere en certain temps, la puissance a esté en Dieu, qu'il fist quelque chose, ou qu'elle se fist : c'est à dire, que le moyen d'agir ou faire, de patir ou endurer auoit esté en luy. MY. Ce sont les friuolles subtilitez des Sophistes, comme si la puissance, qui est en vne cause efficiente, estoit semblable à la puissance, qui est en la matiere enuers les formes, ou comme si quelque chose pouuoit estre tout ensemble & à la fois le subiect & cause efficiente de quelque chose ; car il agiroit en soy-mesme, ce que nous auons monstre par cy-deuant estre mal cōuenable. D'auantage, ce qui est eternal, n'a rien deuant ni apres soy, comme les choses, qui font leur repaire en la puissance, mais Dieu est tout en soy & en son acte, comme nous auons desia declairé.

TH. Quel inconuenient y auroit-il, si nous disions que la matiere n'a pas esté créée, mais qu'elle est engendrée de toute eternité ? MY. Ceste façon de parler ne plait aucunement aux Physiciens, pource que la generation a le principe de son origine en certain temps prescript ;
or il